CHATEAUBRIAND

# VOYAGE AU MONT-BLANC

Nouvelle édition
suivie d'une étude sur

## CHATEAUBRIAND ET LA MONTAGNE

par

GABRIEL FAURE



GRENOBLE
J. REY, ÉDITEUR

1920

Gabriel Faure

# VOYAGE AU MONT-BLANC

Principaux ouvrages de GABRIEL FAURE

## ROMANS

| | |
|---|---|
| *La dernière journée de Sapphô* (Mercure de France) .. .. .. .. .. .. .. | 1 vol. |
| *La route de volupté* (Fasquelle) .. .. .. | 1 vol. |
| *L'amour sous les lauriers-roses* (Fasquelle).. | 1 vol. |
| *Les amants enchaînés* (Fasquelle) .. .. | 1 vol. |

## LITTÉRATURE ET VOYAGES

| | |
|---|---|
| *Heures d'Italie* (Fasquelle) ouvrage deux fois couronné par l'Académie française.. | 3 vol. |
| *Paysages littéraires* (Fasquelle) ouvrage couronné par l'Académie française. Prix Marcellin-Guérin, 1918 .. .. .. .. | 2 vol. |
| *Pèlerinages passionnés* (Fasquelle) .. .. | 1 vol. |

## OUVRAGES DE LUXE ILLUSTRÉS

*à tirage limité*

CHEZ REY, A GRENOBLE

| | |
|---|---|
| *Aux lacs italiens* .. .. .. .. .. .. .. | 1 vol. |
| *La route des Dolomites* .. .. .. .. .. .. | 1 vol. |
| *Au pays de saint François d'Assise* .. .. | 1 vol. |
| *Au pays de sainte Catherine de Sienne* .. | 1 vol. |
| *Pèlerinages dauphinois* .. .. .. .. .. .. | 1 vol. |
| *Au pays de Stendhal* .. .. .. .. .. .. | 1 vol. |

CHEZ DE BOCCARD, A PARIS

| | |
|---|---|
| *La couronne de Venise* .. .. .. .. .. .. | 1 vol. |



CHATEAUBRIAND
d'après une lithographie de 1840.

CHATEAUBRIAND

# VOYAGE AU MONT-BLANC

Nouvelle édition suivie d'une étude sur

**CHATEAUBRIAND ET LA MONTAGNE**

par

GABRIEL FAURE





GRENOBLE
J. REY, ÉDITEUR

1920

*De ce volume, il a été tiré 600 exemplaires, savoir :*

| | | | |
|---|---|---|---|
| 150 ex. sur hollande, | numérotés de | 1 à 150 ; |
| 100 ex. sur vélin de Rives, | — | de 151 à 250 ; |
| 350 ex. ordinaires, | — | de 251 à 600. |

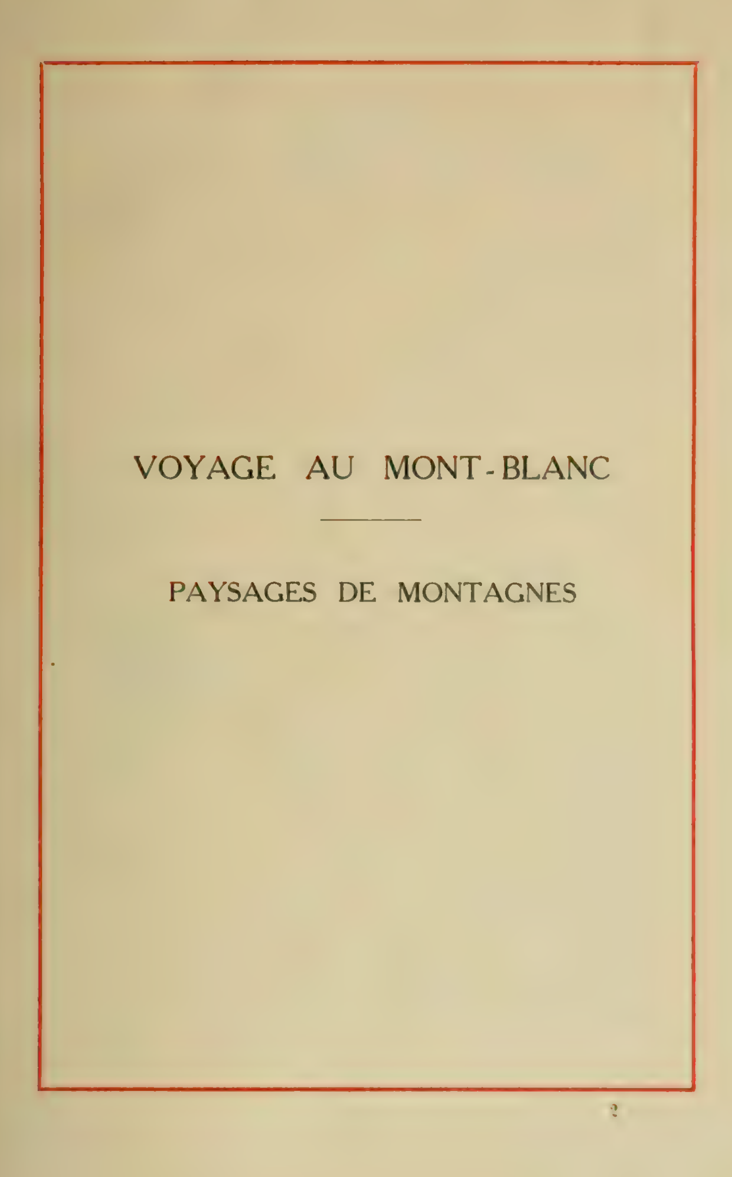
..............

N° 155

## NOTE DE L'ÉDITEUR

*Au moment où reprend le goût des voyages, où d'innombrables touristes vont aller contempler le magnifique spectacle du Mont-Blanc, j'ai cru intéressant de publier une édition de ce récit de Chateaubriand qui n'a jamais été tiré à part.*

*A la suite de ces pages qui étonneront sans doute la plupart des lecteurs, il m'a semblé bon de mettre une étude de Gabriel Faure, parue dans le second volume de ses* Paysages littéraires *et revue par l'auteur à l'occasion de cette publication. Je n'aurais pas voulu qu'on pût croire qu'un éditeur dauphinois prenait à son compte les étranges jugements que Chateaubriand porte sur la montagne.*



# VOYAGE AU MONT-BLANC

---

## PAYSAGES DE MONTAGNES

# VOYAGE AU MONT-BLANC

## PAYSAGES DE MONTAGNES

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

*Fin d'août 1805.*

J'AI vu beaucoup de montagnes en Europe et en Amérique, et il m'a toujours paru que dans les descriptions de ces grands monuments de la nature on allait au delà de la vérité. Ma dernière expérience à cet égard ne m'a point fait changer de sentiment. J'ai visité la vallée de Chamouny, devenue célèbre par les travaux de M. de Saussure; mais je ne sais si le poëte y trouverait le *speciosa deserti* comme

le minéralogiste. Quoi qu'il en soit, j'exposerai avec simplicité les réflexions que j'ai faites dans mon voyage. Mon opinion, d'ailleurs, a trop peu d'autorité pour qu'elle puisse choquer personne.

Sorti de Genève par un temps assez nébuleux, j'arrivai à Servoz au moment où le ciel commençait à s'éclaircir. La crête du Mont-Blanc ne se découvre pas de cet endroit, mais on a une vue distincte de sa croupe *neigée*, appelée le *Dôme*. On franchit ensuite le passage des Montées, et l'on entre dans la vallée de Chamouny. On passe au-dessous du glacier des Bossons; ces pyramides se montrent à travers les branches des sapins et des mélèzes. M. Bourrit a comparé ce glacier, pour sa blancheur et la coupe allongée de ses cristaux, à une flotte à la voile; j'ajouterai, au milieu d'un golfe bordé de vertes forêts.

Je m'arrêtai au village de Chamouny, et

le lendemain je me rendis au Montanvert. J'y montai par le plus beau jour de l'année. Parvenu à son sommet, qui n'est qu'une croupe du Mont-Blanc, je découvris ce qu'on nomme très improprement la *Mer de Glace.*

Qu'on se représente une vallée dont le fond est entièrement couvert par un fleuve. Les montagnes qui forment cette vallée laissent pendre au-dessus de ce fleuve une masse de rochers, les aiguilles du Dru, du Bochard, des Charmoz. Dans l'enfoncement, la vallée et le fleuve se divisent en deux branches, dont l'une va aboutir à une haute montagne, le col du Géant, et l'autre aux rochers des Jorasses. Au bout opposé de cette vallée se trouve une pente qui regarde la vallée de Chamouny. Cette pente, presque verticale, est occupée par la portion de la Mer de Glace qu'on appelle le *Glacier des Bois.* Supposez donc un rude hiver survenu ; le

fleuve qui remplit la vallée, ses inflexions et ses pentes, a été glacé jusqu'au fond de son lit ; les sommets des monts voisins se sont chargés de neige partout où les plans du granit ont été assez horizontaux pour retenir les eaux congelées : voilà la Mer de Glace et son site. Ce n'est point, comme on le voit, une mer ; c'est un fleuve ; c'est, si l'on veut, le Rhin glacé ; la Mer de Glace sera son cours, et le Glacier des Bois sa chute à Laufen.

Lorsqu'on est sur la Mer de Glace, la surface, qui vous en paraissait unie du haut du Montanvert, offre une multitude de pointes et d'anfractuosités. Ces pointes imitent les formes et les déchirures de la haute enceinte de rocs qui surplombent de toutes parts : c'est comme le relief en marbre blanc des montagnes environnantes.

Parlons maintenant des montagnes en général.

Il y a deux manières de les voir : avec les nuages, ou sans les nuages.

Avec les nuages, la scène est plus animée ; mais alors elle est obscure, et souvent d'une telle confusion, qu'on peut à peine y distinguer quelques traits.

Les nuages drapent les rochers de mille manières. J'ai vu au-dessus de Servoz un piton chauve et ridé qu'une nue traversait obliquement comme une toge ; on l'aurait pris pour la statue colossale d'un vieillard romain. Dans un autre endroit, on apercevait la pente défrichée de la montagne ; une barrière de nuages arrêtait la vue à la naissance de cette pente, et au-dessus de cette barrière s'élevaient de noires ramifications de rochers imitant des gueules de Chimère, des corps de Sphinx, des têtes d'Anubis, diverses formes des monstres et des dieux de l'Egypte.

Quand les nues sont chassées par le vent,

les monts semblent fuir derrière ce rideau mobile : ils se cachent et se découvrent tour à tour ; tantôt un bouquet de verdure se montre subitement à l'ouverture d'un nuage, comme une île suspendue dans le ciel ; tantôt un rocher se dévoile avec lenteur, et perce peu à peu la vapeur profonde comme un fantôme. Le voyageur attristé n'entend que le bourdonnement du vent dans les pins, le bruit des torrents qui tombent dans les glaciers, par intervalles la chute de l'avalanche, et quelquefois le sifflement de la marmotte effrayée qui a vu l'épervier dans la nue.

Lorsque le ciel est sans nuages, et que l'amphithéâtre des monts se déploie tout entier à la vue, un seul accident mérite alors d'être observé : les sommets des montagnes, dans la haute région où ils se dressent, offrent une pureté de lignes, une netteté de plan et de profil que n'ont point les objets de la plaine.

Ces cimes anguleuses, sous le dôme transparent du ciel, ressemblent à de superbes morceaux d'histoire naturelle, à de beaux arbres de coraux, à des girandoles de stalactite, renfermés sous un globe du cristal le plus pur. Le montagnard cherche dans ses découpures élégantes l'image des objets qui lui sont familiers : de là ces roches nommées les *Mulets*, les *Charmoz*, ou les *Chamois ;* de là ces appellations empruntées de la religion, les *sommets des Croix*, le *rocher du Reposoir,* le *glacier des Pèlerins ;* dénominations naïves qui prouvent que si l'homme est sans cesse occupé de l'idée de ses besoins, il aime à placer partout le souvenir de ses consolations.

Quant aux arbres des montagnes, je ne parlerai que du pin, du sapin et du mélèze, parce qu'ils font, pour ainsi dire, l'unique décoration des Alpes.

Le pin a quelque chose de monumental ;

ses branches ont le port de la pyramide, et son tronc celui de la colonne. Il imite aussi la forme des rochers où il vit : souvent je l'ai confondu, sur les redans et les corniches avancées des montagnes, avec des flèches et des aiguilles élancées ou échevelées comme lui. Au revers du Col de Balme, à la descente du glacier de Trient, on rencontre un bois de pins, de sapins et de mélèzes : chaque arbre, dans cette famille de géants, compte plusieurs siècles. Cette tribu alpine a un roi que les guides ont soin de montrer aux voyageurs. C'est un sapin qui pourrait servir de mât au plus grand vaisseau. Le monarque seul est sans blessure, tandis que tout son peuple autour de lui est mutilé : un arbre a perdu sa tête, un autre ses bras ; celui-ci a le front sillonné par la foudre, celui-là le pied noirci par le feu des pâtres. Je remarquai deux jumeaux sortis du même tronc, qui s'élançaient ensemble dans

le ciel : ils étaient égaux en hauteur et en âge ; mais l'un était plein de vie et l'autre était desséché.

Daucia, Laride Thymberque, simillima proles,
Indiscreta suis, gratusque parentibus error,
At nunc dura debit vobis discrimina Pallas.

" Fils jumeaux de Daucus, rejetons semblables, ô Laris et Thymber ! vos parents mêmes ne pouvaient vous distinguer, et vous leur causiez de douces méprises ! Mais la *mort* mit entre vous une cruelle différence. "

Ajoutons que le pin annonce la solitude et l'indigence de la montagne. Il est le compagnon du pauvre Savoyard, dont il partage la destinée : comme lui, il croît et meurt inconnu sur des sommets inaccessibles, où sa postérité se perpétue également ignorée. C'est sur le mélèze que l'abeille cueille ce miel ferme et

savoureux qui se marie si bien avec la crème et les framboises du Montanvert. Les bruits du pin, quand ils sont légers, ont été loués par les poëtes bucoliques ; quand ils sont violents, ils ressemblent au mugissement de la mer : vous croyez quelquefois entendre gronder l'Océan au milieu des Alpes. Enfin, l'odeur du pin est aromatique et agréable ; elle a surtout pour moi un charme particulier, parce que je l'ai respirée à plus de vingt lieues en mer sur les côtes de la Virginie : aussi réveille-t-elle toujours dans mon esprit l'idée de ce Nouveau Monde qui me fut annoncé par un souffle embaumé, de ce beau ciel, de ces mers brillantes où le parfum des forêts m'était apporté par la brise du matin ; et comme tout s'enchaîne dans nos souvenirs, elle rappelle aussi dans ma mémoire les sentiments de regrets et d'espérance qui m'occupaient lorsque appuyé sur le bord du vaisseau, je rêvais à

cette patrie que j'avais perdue, et à ces déserts que j'allais trouver.

Mais, pour venir enfin à mon sentiment particulier sur les montagnes, je dirai que comme il n'y a pas de beaux paysages sans un horizon de montagnes, il n'y a point aussi de lieux agréables à habiter ni de satisfaisants pour les yeux et pour le cœur là où on manque d'air et d'espace : or, c'est ce qui arrive dans l'intérieur des monts. Ces lourdes masses ne sont point en harmonie avec les facultés de l'homme et la faiblesse de ses organes.

On attribue aux paysages des montagnes la sublimité : celle-ci tient sans doute à la grandeur des objets. Mais si l'on prouve que cette grandeur, très réelle en effet, n'est cependant pas sensible au regard, que devient la sublimité ?

Il en est des monuments de la nature comme de ceux de l'art : pour jouir de leur

beauté, il faut être au véritable point de perspective ; autrement, les formes, les couleurs, les proportions, tout disparaît. Dans l'intérieur des montagnes, comme on touche à l'objet même, et comme le champ de l'optique est trop resserré, les dimensions perdent nécessairement leur grandeur : chose si vraie, que l'on est continuellement trompé sur les hauteurs et sur les distances. J'en appelle aux voyageurs : le Mont-Blanc leur a-t-il paru fort élevé du fond de la vallée de Chamouny ? Souvent un lac immense dans les Alpes a l'air d'un petit étang ; vous croyez arriver en quelques pas au haut d'une pente que vous êtes trois heures à gravir ; une journée entière vous suffit à peine pour sortir de cette gorge, à l'extrémité de laquelle il vous semblait que vous touchiez de la main. Ainsi cette grandeur des montagnes, dont on fait tant de bruit, n'est réelle que par la fati-

gue qu'elle vous donne. Quant au paysage, il n'est guère plus grand à l'œil qu'un paysage ordinaire.

Mais ces monts qui perdent leur grandeur apparente quand ils sont trop rapprochés du spectateur sont toutefois si gigantesques qu'ils écrasent ce qui pourrait leur servir d'ornement. Ainsi, par des lois contraires, tout se rapetisse à la fois dans les défilés des Alpes, et l'ensemble et les détails. Si la nature avait fait les arbres cent fois plus grands sur les montagnes que dans les plaines ; si les fleuves et les cascades y versaient des eaux cent fois plus abondantes, ces grands bois, ces grandes eaux pourraient produire des effets pleins de majesté sur les flancs élargis de la terre. Il n'en est pas de la sorte ; le cadre du tableau s'accroît démesurément, et les rivières, les forêts, les villages, les troupeaux gardent les proportions ordinaires : alors il n'y a plus de

rapport entre le tout et la partie, entre le théâtre et la décoration. Le plan des montagnes étant vertical devient une échelle toujours dressée où l'œil rapporte et compare les objets qu'il embrasse ; et ces objets accusent tour à tour leur petitesse sur cette énorme mesure. Les pins les plus altiers, par exemple, se distinguent à peine dans l'escarpement des vallons, où ils paraissent collés comme des flocons de suie. La trace des eaux pluviales est marquée dans ces bois grêles et noirs par de petites rayures jaunes et parallèles ; et les torrents les plus larges, les cataractes les plus élevées, ressemblent à de maigres filets d'eau ou à des vapeurs bleuâtres.

Ceux qui ont aperçu des diamants, des topazes, des émeraudes dans les glaciers sont plus heureux que moi : mon imagination n'a jamais pu découvrir ces trésors. Les neiges du bas Glacier des Bois, mêlées à la poussière

de granit, m'ont paru semblables à de la cendre ; on pourrait prendre la Mer de Glace, dans plusieurs endroits, pour des carrières de chaux et de plâtre ; ses crevasses seules offrent quelques teintes du prisme, et quand les couches de glace sont appuyées sur le roc, elles ressemblent à de gros verres de bouteille.

Ces draperies blanches des Alpes ont d'ailleurs un grand inconvénient : elles noircissent tout ce qui les environne, et jusqu'au ciel, dont elles rembrunissent l'azur. Et ne croyez pas que l'on soit dédommagé de cet effet désagréable par les beaux accidents de la lumière sur les neiges. La couleur dont se peignent les montagnes lointaines est nulle pour le spectateur placé à leur pied. La pompe dont le soleil couchant couvre la cime des Alpes de la Savoie n'a lieu que pour l'habitant de Lausanne. Quant au voyageur de la vallée de Chamouny, c'est en vain qu'il

attend ce brillant spectacle. Il voit, comme du fond d'un entonnoir, au-dessus de sa tête, une petite portion d'un ciel bleu et dur, sans couchant et sans aurore ; triste séjour où le soleil jette à peine un regard à midi par-dessus une barrière glacée.

Qu'on me permette, pour me faire mieux entendre, d'énoncer une vérité triviale. Il faut une toile pour peindre : dans la nature le ciel est la toile des paysages ; s'il manque au fond du tableau, tout est confus et sans effet. Or, les monts, quand on en est trop voisin, obstruent la plus grande partie du ciel. Il n'y a pas assez d'air autour de leurs cimes ; ils se font ombre l'un à l'autre et se prêtent mutuellement les ténèbres qui résident dans quelque enfoncement de leurs rochers. Pour savoir si les paysages des montagnes avaient une supériorité si marquée, il suffisait de consulter les peintres : ils ont toujours jeté les monts dans

les lointains, en ouvrant à l'œil un paysage sur les bois et sur les plaines.

Un seul accident laisse aux sites des montagnes leur majesté naturelle : c'est le clair de lune. Le propre de ce demi-jour sans reflets et d'une seule teinte est d'agrandir les objets en isolant les masses et en faisant disparaître cette gradation de couleurs qui lie ensemble les parties d'un tableau. Alors plus les coupes des monuments sont franches et décidées, plus leur dessin a de longueur et de hardiesse, et mieux la blancheur de la lumière profile les lignes de l'ombre. C'est pourquoi la grande architecture romaine, comme les contours des montagnes, est si belle à la clarté de la lune.

Le *grandiose*, et par conséquent l'espèce de sublime qu'il fait naître, disparaît donc dans l'intérieur des montagnes : voyons si le *gracieux* s'y trouve dans un degré plus éminent.

On s'extasie sur les vallées de la Suisse ;

mais il faut bien observer qu'on ne les trouve si agréables que par comparaison. Certes l'œil, fatigué d'errer sur des plateaux stériles ou des promontoires couverts d'un lichen rougeâtre, retombe avec grand plaisir sur un peu de verdure et de végétation. Mais en quoi cette verdure consiste-t-elle? En quelques saules chétifs, en quelques sillons d'orge et d'avoine qui croissent péniblement et mûrissent tard, en quelques arbres sauvageons qui portent des fruits âpres et amers. Si une vigne végète péniblement dans un petit abri tourné au midi, et garanti avec soin des vents du nord, on vous fait admirer cette fécondité extraordinaire. Vous élevez-vous sur les rochers voisins, les grands traits des monts font disparaître la miniature de la vallée. Les cabanes deviennent à peine visibles, et les compartiments cultivés ressemblent à des échantillons d'étoffes sur la carte d'un drapier.

On parle beaucoup des fleurs des montagnes, des violettes que l'on cueille au bord des glaciers, des fraises qui rougissent dans la neige, etc. Ce sont d'imperceptibles merveilles qui ne produisent aucun effet : l'ornement est trop petit pour des colosses.

Enfin, je suis bien malheureux, car je n'ai pu voir dans ces fameux chalets enchantés par l'imagination de J.-J. Rousseau que de méchantes cabanes remplies du fumier des troupeaux, de l'odeur des fromages et du lait fermenté ; je n'y ai trouvé pour habitants que de misérables montagnards, qui se regardent comme en exil et aspirent à descendre dans la vallée.

De petits oiseaux muets, voletant de glaçons en glaçons, des couples assez rares de corbeaux et d'éperviers, animent à peine ces solitudes de neige et de pierre, où la chute de la pluie est presque toujours le seul mouve-

ment qui frappe vos yeux. Heureux, quand le pivert, annonçant l'orage, fait retentir sa voix cassée au fond d'un vieux bois de sapins! Et pourtant ce triste signe de vie rend plus sensible la mort qui nous environne. Les chamois, les bouquetins, les lapins blancs sont presque entièrement détruits ; les marmottes mêmes deviennent rares et le petit Savoyard est menacé de perdre son trésor. Les bêtes sauvages ont été remplacées sur les sommets des Alpes par des troupeaux de vaches, qui regrettent la plaine aussi bien que leurs maîtres. Couchés dans les herbages du pays de Caux, ces troupeaux offriraient une scène aussi belle, et ils auraient en outre le mérite de rappeler les descriptions des poëtes de l'antiquité.

Il ne reste plus qu'à parler du sentiment qu'on éprouve dans les montagnes. Eh bien, ce sentiment, selon moi, est fort pénible. Je ne puis être heureux là où je vois partout les

fatigues de l'homme et ses travaux inouïs, qu'une terre ingrate refuse de payer. Le montagnard, qui sent son mal, est plus sincère que les voyageurs : il appelle la plaine *le bon pays*, et ne prétend pas que des rochers arrosés de ses sueurs, sans en être plus fertiles, soient ce qu'il y a de meilleur dans les distributions de la Providence. S'il est très attaché à sa montagne, cela tient aux relations merveilleuses que Dieu a établies entre nos peines, l'objet qui les cause et les lieux où nous les avons éprouvées ; cela tient aux souvenirs de l'enfance, aux premiers sentiments du cœur, aux douceurs et même aux rigueurs de la maison paternelle. Plus solitaire que les autres hommes, plus sérieux par l'habitude de souffrir, le montagnard appuie davantage sur tous les sentiments de sa vie. Il ne faut pas attribuer aux charmes des lieux qu'il habite l'amour extrême qu'il montre

pour son pays ; cet amour vient de la concentration de ses pensées et du peu d'étendue de ses besoins.

Mais les montagnes sont le séjour de la rêverie ? J'en doute ; je doute qu'on puisse rêver lorsque la promenade est une fatigue, lorsque l'attention que vous êtes obligé de donner à vos pas occupe entièrement votre esprit. L'amateur de la solitude qui *bayerait aux chimères* [1] en gravissant le Montanvert pourrait bien tomber dans quelque puits, comme l'astrologue qui prétendait lire au-dessus de sa tête et ne *pouvait voir à ses pieds*.

Je sais que les poëtes ont désiré les vallées et les bois pour converser avec les Muses. Mais écoutons Virgile :

Rura mihi et rigui placeant in vallibus amnes :
Flumina amen sylvasque inglorius.

(1) La Fontaine.

D'abord il se plairait aux champs, *rura mihi;* il chercherait les vallées agréables, riantes, gracieuses, *vallibus amnes;* il aimerait les fleuves, *flumina amen* (non pas les torrents), et les forêts où il vivrait sans gloire, *sylvasque inglorius.* Ces forêts sont de belles futaies de chênes, d'ormeaux, de hêtres, et non de tristes bois de sapins, car il n'eût pas dit :

...Et *ingenti* ramorum protegat *umbra*,
" Et d'un *feuillage épais* ombragera ma tête. "

Et où veut-il que cette vallée soit placée? Dans un lieu où il y aura de beaux souvenirs, des noms harmonieux, des traditions de la Fable et de l'Histoire :

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . O ubi campi,
Sperchiusque et virginibus bacchata lacænis
Taygeta ! O qui me gelidis in vallibus Hæmi
Sistat !

Dieux ! que ne suis-je assis au bord du Sperchius !
Quand pourrai-je fouler les beaux vallons d'Hémus !
Oh ! qui me portera sur le riant Taygète !

Il se serait fort peu soucié de la vallée de Chamouny, du glacier de Taconay, de la petite et de la grande Jorasse, de l'aiguille du Dru et du rocher de la Tête-Noire.

Enfin, si nous en croyons Rousseau et ceux qui ont recueilli ses erreurs sans hériter de son éloquence, quand on arrive au sommet des montagnes, on se sent transformé en un autre homme. " Sur les hautes montagnes, dit Jean-Jacques, les méditations prennent un caractère grand, sublime, proportionné aux objets qui nous frappent, je ne sais quelle volupté tranquille qui n'a rien d'âcre et de sensuel. Il semble qu'en s'élevant au-dessus du séjour des hommes, on y laisse tous les sentiments bas et terrestres... Je doute qu'aucune agita-

tion violente pût tenir contre un pareil séjour prolongé, etc. "

Plût à Dieu qu'il en fût ainsi ! Qu'il serait doux de pouvoir se délivrer de ses maux en s'élevant à quelques toises au-dessus de la plaine ! Malheureusement l'âme de l'homme est indépendante de l'air et des sites ; un cœur chargé de sa peine n'est pas moins pesant sur les hauts lieux que dans les vallées. L'antiquité, qu'il faut toujours citer quand il s'agit de vérité de sentiments, ne pensait pas comme Rousseau sur les montagnes ; elle les représente au contraire comme le séjour de la désolation et de la douleur : si l'amant de Julie oublie ses chagrins parmi les rochers du Valais, l'époux d'Eurydice nourrit ses douleurs sur les monts de la Thrace. Malgré le talent du philosophe genevois, je doute que la voix de Saint-Preux retentisse aussi longtemps dans l'avenir que la lyre d'Orphée. Œdipe, ce par-

fait modèle des calamités royales, cette image accomplie de tous les maux de l'humanité, cherche aussi les sommets déserts :

Il va,
. . . . . du Cythéron remontant vers les cieux,
Sur le malheur de l'homme interroger les dieux.

Enfin, une autre antiquité plus belle encore et plus sacrée nous offre les mêmes exemples. L'Ecriture, qui connaissait mieux la nature de l'homme que les faux sages du siècle, nous montre toujours les grands infortunés, les prophètes, et Jésus-Christ même, se retirant au jour de l'affliction sur les hauts lieux. La fille de Jephté, avant de mourir, demande à son père la permission d'aller pleurer sa virginité sur les montagnes de la Judée : *Super montes assumam*, dit Jérémie, *fletum ac lamentum.* " Je m'élèverai sur les montagnes pour pleurer et gémir. " Ce fut sur le mont des Oli-

viers que Jésus-Christ but le calice rempli de toutes les douleurs et de toutes les larmes des hommes.

C'est une chose digne d'être observée que dans les pages les plus raisonnables d'un écrivain qui s'était établi le défenseur de la morale, on distingue encore des traces de l'esprit de son siècle. Ce changement supposé de nos dispositions intérieures selon le séjour que nous habitons tient secrètement au système de matérialisme que Rousseau prétendait combattre. On faisait de l'âme une espèce de plante soumise aux variations de l'air, et qui, comme un instrument, suivait et marquait le repos ou l'agitation de l'atmosphère. Et ! comment Jean-Jacques lui-même aurait-il pu croire de bonne foi à cette influence salutaire des hauts lieux ? L'infortuné ne traîna-t-il pas sur les montagnes de la Suisse ses passions et ses misères ?

Il n'y a qu'une seule circonstance où il soit

vrai que les montagnes inspirent l'oubli des troubles de la terre : c'est lorsqu'on se retire loin du monde, pour se consacrer à la religion. Un anachorète qui se dévoue au service de l'humanité, un saint qui veut méditer les grandeurs de Dieu en silence, peuvent trouver la paix et la joie sur des roches désertes ; mais ce n'est point alors la tranquillité des lieux qui passe dans l'âme de ces solitaires, c'est au contraire leur âme qui répand sa sérénité dans la région des orages.

L'instinct des hommes a toujours été d'adorer l'Eternel sur les lieux élevés : plus près du ciel, il semble que la prière ait moins d'espace à franchir pour arriver au trône de Dieu. Il était resté dans le christianisme des traditions de ce culte antique ; nos montagnes, et, à leur défaut, nos collines étaient chargées de monastères et de vieilles abbayes. Du milieu d'une ville corrompue, l'homme qui marchait

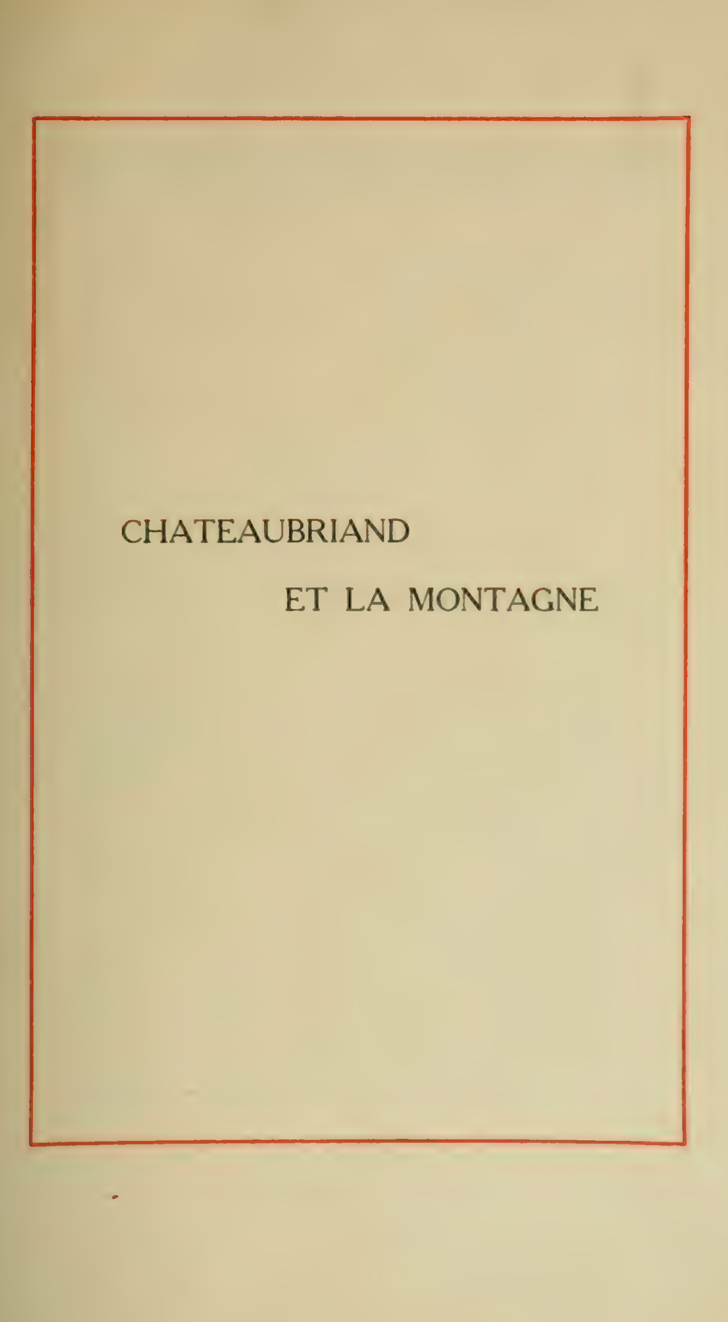
peut-être à des crimes, ou du moins à des vanités, apercevait en levant les yeux, des autels sur les coteaux voisins. La Croix, déployant au loin l'étendard de la pauvreté aux yeux du luxe, rappelait le riche à des idées de souffrance et de commisération. Nos poëtes connaissaient bien peu leur art lorsqu'ils se moquaient de ces monts de Calvaire, de ces missions, de ces retraites qui retraçaient parmi nous les sites de l'Orient, les mœurs des solitaires de la Thébaïde, les miracles d'une religion divine et le souvenir d'une antiquité qui n'est point effacé par celui d'Homère.

Mais ceci rentre dans un autre ordre d'idées et de sentiments, et ne tient plus à la question générale que nous venons d'examiner. Après avoir fait la critique des montagnes, il est juste de finir par leur éloge. J'ai déjà observé qu'elles étaient nécessaires à un beau paysage, et qu'elles devaient former la chaîne dans les

derniers plans d'un tableau. Leurs têtes chenues, leurs flancs décharnés, leurs membres gigantesques, hideux quand on les contemple de trop près, sont admirables lorsqu'au fond d'un horizon vaporeux ils s'arrondissent et se colorent dans une lumière fluide et dorée. Ajoutons, si l'on veut, que les montagnes sont la source des fleuves, le dernier asile de la liberté dans les temps d'esclavage, une barrière utile contre les invasions et les fléaux de la guerre. Tout ce que je demande, c'est qu'on ne me force pas d'admirer les longues arêtes de rochers, les fondrières, les crevasses, les trous, les entortillements des vallées des Alpes. A cette condition, je dirai qu'il y a des montagnes que je visiterais encore avec un plaisir extrême : ce sont celles de la Grèce et de la Judée. J'aimerais à parcourir les lieux dont mes nouvelles études me forcent de m'occuper chaque jour ; j'irais volontiers cher-

cher sur le Tabor et le Taygète d'autres couleurs et d'autres harmonies, après avoir peint les monts sans renommée et les vallées inconnues du Nouveau Monde [1].

(1) Cette dernière phrase annonçait mon voyage en Grèce et dans la Terre Sainte ; voyage que j'exécutai en effet l'année suivante, 1806. Voyez l'*Itinéraire*.



# CHATEAUBRIAND
# ET LA MONTAGNE



# CHATEAUBRIAND ET LA MONTAGNE

QUE la montagne — j'entends la haute montagne — ait rarement inspiré les artistes et les écrivains, il est presque banal de le noter. Parmi les premiers, si je m'en tiens aux grands maîtres, je ne vois guère que Titien qui, né dans le Cadore, ait souvent dessiné la ligne pittoresque et dentelée des Dolomites, mais en la laissant toujours à l'arrière-plan de ses tableaux ; c'est au XIXe siècle seulement que l'on trouve des « peintres de montagnes » et il faut avouer que, sauf

deux ou trois exceptions, leurs œuvres sont assez médiocres. De même en littérature, jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, pas une belle page n'est due aux sommets, que l'on ignorait, du reste, à peu près totalement et considérait surtout comme de gênantes barrières entre les peuples. Les allées de Versailles préparaient mal à goûter les Alpes. Quand Chapelle et Bachaumont arrivent aux Pyrénées, ils se gardent d'admirer les montagnes. Ils s'ennuient terriblement dans le bourg d'Encosse où ils sont venus prendre les eaux. « Un petit ruisseau, qui serpente à vingt pas du village entre des saules et des prés les plus verts qu'on puisse imaginer, était toute notre consolation. » Cette simple phrase de leur *Voyage* nous renseigne fort exactement sur les sentiments que deux hommes intelligents du XVII^e siècle éprouvaient pour les montagnes.

C'est Jean-Jacques Rousseau qui change les idées ; je rappelle sa déclaration dans les *Confessions* : « On sait ce que j'entends par un beau pays.

Jamais pays de plaine, quelque beau qu'il fût, ne parut tel à mes yeux. Il me faut des torrents, des rochers, des sapins, des bois noirs, des montagnes, des chemins raboteux à monter et à descendre, des précipices à mes côtés qui me fassent bien peur. » Il ne s'agit encore, comme on le voit, que de la montagne moyenne, celle des forêts, des cascades et des gorges boisées. Mais ces montagnes suffisent, pour Rousseau, à transformer le physique et le moral de l'homme. Saint-Preux, presqu'au début de *Julie*, expose la théorie de l'auteur dans une page qu'il faut reproduire en entier, puisque elle contient les arguments que Chateaubriand, comme nous le verrons, s'efforcera de réfuter. « Je démêlai sensiblement dans la pureté de l'air où je me trouvais la véritable cause du changement de mon humeur, et du retour de cette paix intérieure que j'avais perdue depuis si longtemps. En effet, c'est une impression générale qu'éprouvent tous les hommes, quoiqu'ils ne l'observent pas tous, que sur les hautes montagnes, où l'air est

pur et subtil, on se sent plus de facilité dans la respiration, plus de légèreté dans le corps, plus de sérénité dans l'esprit ; les plaisirs y sont moins ardents, les passions plus modérées. Les méditations y prennent je ne sais quel caractère grand et sublime, proportionné aux objets qui nous frappent, je ne sais quelle volupté tranquille qui n'a rien d'âcre et de sensuel. Il semble qu'en s'élevant au-dessus du séjour des hommes, on y laisse tous les sentiments bas et terrestres, et qu'à mesure qu'on approche des régions éthérées, l'âme contracte quelque chose de leur inaltérable pureté... Je doute qu'aucune agitation violente, aucune maladie de vapeurs pût tenir contre un pareil séjour prolongé, et je suis surpris que des bains de l'air salutaire et bienfaisant des montagnes ne soient pas un des grands remèdes de la médecine et de la morale. »

Sénancour, le premier, chante les hauts sommets, où il va chercher l'exaltation de la solitude, l'oubli du monde, le silence et la paix. « Sur les monts

déserts où le ciel est immense, où l'air est plus fixe, et les temps moins rapides, et la vie plus permanente, là, la nature entière exprime éloquemment un ordre plus grand, une harmonie plus visible, un ensemble éternel. Là, l'homme retrouve sa forme altérable, mais indestructible ; il respire l'air sauvage loin des émanations sociales ; son être est à lui comme à l'univers : il vit d'une vie réelle dans l'unité sublime... C'est dans les montagnes, sur les cimes paisibles, que la pensée, moins pressée, est plus véritablement active. Jamais le silence n'a été connu dans les vallées tumultueuses ; ce n'est que sur les cimes froides que règne cette immobilité, cette solennelle permanence que nulle langue n'exprimera, que l'imagination n'atteindra pas. »

Lamartine utilisa souvent les Alpes comme décor ; mais il se montra particulièrement malhabile et inexact, quand il voulut, dans *Jocelyn*, décrire les cimes de Belledonne qu'il n'avait d'ailleurs contemplées que de la vallée du Grésivaudan. S'il avait vu

les âpres rochers qui surplombent les lacs de ce massif, il n'aurait pas écrit :

> Bientôt la giroflée et les câpriers verts
> De réseaux et de fleurs les auront recouverts,
> Et le cygne viendra, saint et charmant présage,
> En sortant de la vague y changer de plumage.

Je comprends le sourire de M. Gaston Bonnier qui ne trouva jamais, dans les Alpes, la giroflée ni le câprier, arbuste des bords méditerranéens, et pas davantage « le lierre, qui ne croît que dans la plaine, et la vigne-vierge qui est une plante d'Asie ». Quant aux cygnes, on a déjà beaucoup de mal à protéger du froid, pendant l'hiver, ceux du Jardin-de-Ville, à Grenoble...

Si l'on peut trouver, chez Byron, quelques beaux vers sur les montagnes, on en chercherait vainement dans l'œuvre d'Hugo qui fut le chantre de l'Océan. Rien de moins alpestre que le poème des *Feuilles d'automne* intitulé : *Dicté en présence du glacier du*

*Rhône*. Le merveilleux fleuve de glace n'inspira au poète que d'assez pauvres considérations philosophiques.

De nos jours, le développement du tourisme et de l'alpinisme nous a rendu plus familières les hautes cimes ; quelques écrivains ont essayé d'en rendre la farouche poésie. Ainsi, le second volume des *Laudi* est un hymne passionné à la montagne ; mais, ici encore, c'est une exception dans l'œuvre de Gabriel d'Annunzio qui, depuis son adolescence, ne cessa, au contraire, de chanter magnifiquement les mers latines, l'Adriatique et la Méditerranée.

Je sais bien que cette question de la montagne dans la littérature et l'art est liée à la question plus générale du sentiment de la nature. Jusqu'au siècle dernier, les gens qui n'aimaient pas les sommets ne goûtaient pas davantage les rivages marins ; et l'on peut citer, comme une exception presque paradoxale, Saint-Amant qui, dès le XVII[e] siècle, fréquentait sur les plages et s'écriait :

Que c'est une chose agréable
D'être sur le bord de la mer !

Avant Byron et Chateaubriand, on ne songeait pas à se promener le long de l'océan et l'on eût tenu pour un peu fou celui qui serait allé prendre des bains salés. Comme l'a noté Remy de Gourmont, les gens ne se rendaient guère à la mer que lorsqu'ils étaient enragés. On envoyait, paraît-il, les personnes mordues au Havre, où on les trempait dans la Manche ; Mme de Sévigné nous parle d'une de ses amies qui eut ce triste sort.

Cela dit, il faut toutefois reconnaître que les vastes horizons des mers ou des plaines, les larges vallées des beaux fleuves, les calmes ondulations des plateaux et des collines se prêtent davantage, avec les jeux mouvants de la lumière, aux caprices de l'inspiration. Par sa netteté, sa dureté, son immobilité, la haute montagne arrête le rêve ; elle séduit par contre les hommes d'énergie, les esprits scienti-

fiques et précis. J'ai souvent fait cette constatation à propos du Dauphiné, que Michelet déclare « profondément terrien et guerrier » et qui, pouvant s'enorgueillir de tant d'hommes éminents dans la philosophie, la politique, les sciences, l'art de la guerre ou l'industrie, ne donna le jour à aucun écrivain ou artiste de premier ordre. Des deux noms que l'on pourrait m'objecter, l'un, Berlioz, est de La Côte-Saint-André, petite ville sur le penchant d'une colline d'où l'on domine une immense plaine; l'autre, Stendhal, se caractérise justement par l'absence de poésie, la sécheresse, le goût du détail et des notations précises. Il n'y a pas de grand poète dauphinois. Le pauvre Jean-Marc Bernard, qui mourut si glorieusement devant Souchez, en juillet 1915, avait justement écrit, quelques mois avant la guerre, un article sur le Dauphiné. « Beaucoup de gens, dit-il, y firent et y font des vers; mais tous ces vers sont sans élan et sans poésie ». Parmi les poètes vivants, il en met trois à part : Louis Le Cardonnel,

André Rivoire et Alfred Poizat ; mais il fait aussitôt remarquer qu'aucun d'eux ne chanta le Dauphiné, auquel ils n'appartiennent guère, peut-on dire, qu'administrativement. Tous les trois, et lui-même, qu'il a la modestie d'oublier, naquirent, en effet, sur les bords du Rhône : Poizat et André Rivoire à Vienne, qui est presque un faubourg lyonnais, Le Cardonnel et Bernard à Valence, porte de la Provence et du Midi. Les Alpes n'eurent aucune influence sur eux. Mais si la plupart des écrivains ignorèrent ou négligèrent la montagne, on ne trouve guère parmi eux qu'un détracteur de celle-ci : Chateaubriand.

***

C'est en juin 1803, quand il se rend à Rome pour y occuper le poste de secrétaire d'ambassade, que Chateaubriand découvre les Alpes. Il passe à Chambéry, couche à Saint-Michel-de-Maurienne et arrive, vers les deux heures de l'après-midi, à Lans-

lebourg, d'où il commence à gravir la route du Mont-Cenis. Les *Mémoires d'outre-tombe* ne disent presque rien : « Quand je me vis pour la première fois au sommet des Alpes, une étrange émotion me saisit ; j'étais comme cette alouette qui traversait, en même temps que moi, le plateau glacé, et qui, après avoir chanté sa petite chanson de la plaine, s'abattait parmi les neiges, au lieu de descendre sur des moissons. » Ces lignes sont, d'ailleurs, reproduites d'après les lettres à Joubert, qui figurent dans le *Voyage en Italie*, où l'on ne trouve guère plus de détails. Pourtant, on y sent poindre une déception : « Le Mont-Cenis du côté de la France n'a rien de bien remarquable. Le lac du plateau ne m'a paru qu'un petit étang. Je fus désagréablement frappé au commencement de la descente vers la Novalaise ; je m'attendais, je ne sais pourquoi, à découvrir les plaines de l'Italie : je ne vis qu'un gouffre noir et profond, qu'un chaos de torrents et de précipices. » Puis, il éprouve le besoin d'étonner son lecteur et

de rappeler son fameux voyage en Amérique. « En général, les Alpes, (déjà ! il n'en connaît qu'un col...) quoique plus élevées que les montagnes de l'Amérique septentrionale, ne m'ont pas paru avoir ce caractère original, cette virginité de site (il aurait trouvé le Cenis plus beau s'il l'avait traversé le premier...) que l'on remarque dans les Apalaches, ou même dans les hautes terres du Canada : la hutte d'un Siminole sous un magnolia, ou d'un Chipowois sous un pin, a tout un autre caractère que la cabane d'un Savoyard sous un noyer. » Evidemment... Et voilà tout ce qu'inspire à ce grand peintre de la nature, à celui qui, suivant l'heureuse formule de Faguet, « renouvela pour un siècle l'imagination française », le magnifique trajet de Lanslebourg à Suse, trajet qui devait paraître plus pittoresque encore, lorsqu'on l'accomplissait, comme lui, *ramassé*, suivant l'expression en usage, dans une sorte de traineau spécial, tenant du toboggan et de la chaise à porteurs. La route actuelle, que fit trop délaisser la

voie ferrée, mais que remet en honneur l'automobile, n'était, en effet, pas complètement achevée lors du passage de Chateaubriand.

*
* *

En 1805, après un court séjour à Vichy, Mme de Chateaubriand propose à son mari de voyager, afin de s'éloigner, dit-elle, « pendant quelque temps des tracasseries politiques. » C'est alors qu'ils vont en Auvergne, au Mont-Blanc et à la Grande-Chartreuse. Deux pages des *Mémoires*, sans aucun intérêt, racontent cette dernière excursion. Pour les deux autres, Chateaubriand renvoie au volume des *Voyages*, mais il ajoute, et ceci est écrit en 1839 : « Mon opinion sur les paysages des montagnes fit dire que je cherchais à me singulariser ; il n'en était rien. On verra, quand je parlerai du Saint-Gothard, que cette opinion m'est restée. »

Voyons quelle est cette opinion.

Dans le *Voyage à Clermont*, il y a, somme toute, fort peu de choses sur les montagnes ; on y voit percer néanmoins son antipathie. « Je suis allé au Puy-de-Dôme par pure affaire de conscience. Il m'est arrivé ce à quoi je m'étais attendu ; la vue du haut de cette montagne est beaucoup moins belle que celle dont on jouit de Clermont. La perspective à vol d'oiseau est plate et vague ; l'objet se rapetisse dans la même proportion que l'espace s'étend. » Mais ici encore, à propos de cette excursion qui se fait en une matinée d'été, il trouve moyen de rappeler toutes ses ascensions. « Je sentis au sommet une difficulté de respirer que je n'ai éprouvée ni dans les Alleghanys, en Amérique, ni sur les plus hautes Alpes de la Savoie (il n'en connaît toujours qu'un col...) ; j'ai gravi le Puy-de-Dôme avec autant de peine que le Vésuve. »

Le *Voyage au Mont-Blanc,* avec le sous-titre *Paysages de montagnes*, comporte moins de pages encore, mais c'est là que Chateaubriand exprime ses

idées. Il traite le sujet à la manière d'une dissertation scolaire. Après un exorde, où il parle des montagnes en général, avec ou sans nuages, et des arbres qui en font la décoration, il arrive aux deux points qu'il veut particulièrement étudier : son « sentiment particulier sur les montagnes » et le « sentiment qu'on éprouve dans les montagnes. »

Sur le premier point, il ne faut, dit-il, chercher dans les montagnes ni le grandiose ni le gracieux. Passe pour celui-ci, mais pour le grandiose, il semble difficile d'en avoir plus d'exemples que dans les Alpes, et, en particulier qu'au Mont-Blanc. Chateaubriand ne l'y trouve point, parce que leurs lourdes masses ne sont pas en rapport avec nos organes et que l'absence de recul fait que nous ne sommes jamais au point de perspective. De plus, limitant l'horizon et ne laissant voir qu'un pan de ciel, elles empêchent les beaux effets lumineux qui enchantent notre œil. « La pompe dont le soleil couchant couvre la cime des Alpes de la Savoie n'a lieu que pour

l'habitant de Lausanne. Quant au voyageur de la vallée de Chamouny, c'est en vain qu'il attend ce brillant spectacle. Il voit, comme du fond d'un entonnoir, au-dessus de sa tête, une petite portion d'un ciel bleu et dur, sans couchant et sans aurore ; triste séjour où le soleil jette à peine un regard à midi par-dessus une barrière glacée. » Certes, tout cela est assez juste ; mais enfin, juger exclusivement les montagnes par la sensation qu'on éprouve à leur pied, dans le creux d'une vallée, est un peu excessif. Pour jouir des charmes d'une croisière en Méditerranée, il ne suffit pas de rester quelques heures à l'ancre dans le vieux port de Marseille. Combien d'amants passionnés de la montagne auraient horreur de Chamonix, si le bourg n'était le point de départ d'où ils peuvent aller goûter les joies et les splendeurs des cimes !

Quant au sentiment qu'on éprouve dans les montagnes, Chateaubriand le trouve fort pénible. « Je ne puis être heureux là où je vois partout les fatigues de

l'homme et ses travaux inouïs qu'une terre ingrate refuse de payer. » Ce n'est pas très sérieux et la seconde critique ne vaut guère mieux. Les montagnes ne sont même pas le séjour de la rêverie, parce que, déclare-t-il, « je doute qu'on puisse rêver lorsque la promenade est une fatigue, lorsque l'attention que vous êtes obligé de donner à vos pas occupe entièrement votre esprit. » On aurait envie de lui crier : — Mais asseyez-vous donc, monsieur le vicomte !

Tout cela, d'ailleurs, est pour essayer de renforcer sa thèse, avant d'arriver au point principal de la discussion, qui consiste à combattre l'avis de Rousseau. Car, s'il est par trop simpliste d'expliquer l'antipathie de Chateaubriand pour les Alpes par son aversion pour Jean-Jacques, il n'en reste pas moins certain que cette aversion, et surtout le désir de ne point paraître marcher à la suite du Genevois, ont influencé son jugement. « Enfin, dit-il, si nous en croyons Rousseau et ceux qui ont recueilli ses erreurs sans hériter de son éloquence, quand on arrive au

sommet des montagnes, on se sent transformé en un autre homme... Plût à Dieu qu'il en fût ainsi ! Qu'il serait doux de pouvoir se délivrer de ses maux en s'élevant à quelques toises au-dessus de la plaine !... C'est une chose digne d'être observée que dans les pages les plus raisonnables d'un écrivain qui s'était établi le défenseur de la morale, on distingue encore des traces de l'esprit de son siècle. Ce changement supposé de nos dispositions intérieures selon le séjour que nous habitons tient secrètement au système de matérialisme que Rousseau prétendait combattre. On faisait de l'âme une espèce de plante soumise aux variations de l'air, et qui, comme un instrument, suivait et marquait le repos ou l'agitation de l'atmosphère. Eh ! comment Jean-Jacques lui-même aurait-il pu croire de bonne foi à cette influence salutaire des hauts lieux ? L'infortuné ne traîna-t-il pas sur les montagnes de la Suisse ses passions et ses misères ? » Ce sont là purs sophismes, comme l'a justement déclaré M. Paul Souday, dans une de ses chroniques

du *Temps ;* mais c'est ce que Chateaubriand tenait à dire. Les exemples qu'il tire de l'Antiquité et de l'Ecriture sont même un tantinet ridicules. La preuve que les montagnes ne sont pas une source de joies, c'est qu'Orphée « nourrit ses douleurs sur les monts de la Thrace » ; c'est qu'Œdipe « cherche aussi les sommets déserts » ; c'est que la fille de Jephté, avant de mourir, « demande à son père la permission d'aller pleurer sa virginité sur les montagnes de la Judée » ; c'est que Jérémie s'élève sur les cimes pour gémir ; c'est enfin que « ce fut sur le mont des Oliviers que Jésus-Christ but le calice rempli de toutes les douleurs et de toutes les larmes des hommes. » A ces divagations, qui lui parurent sans doute sublimes, on pourrait opposer celles de Ruskin, qui estimait que l'histoire des sommets de la terre est liée à l'histoire des sommets de la pensée et que la supériorité des Grecs et des Italiens tenait à leur sol accidenté. Ses arguments valent ceux de Chateaubriand : « Le fait que les Grecs ont placé le sanctuaire d'Apollon sous

es rochers de Delphes et son trône sur le Parnasse est un témoignage qu'ils attribuaient le meilleur de leur inspiration intellectuelle à l'influence des montagnes. »

Chateaubriand termine, en reconnaissant que les montagnes sont nécessaires au dernier plan d'un paysage, qu'elles sont la source des fleuves, le dernier asile de la liberté, une barrière contre les invasions et les guerres. « Tout ce que je demande, conclut-il, c'est qu'on ne me force pas d'admirer les longues arêtes de rochers, les fondrières, les crevasses, les trous, les entortillements des vallées des Alpes. »

Tel est le récit de ce voyage, qui se borna, somme toute, à une excursion à Chamonix et sur la Mer de Glace. A la vérité, l'auteur de *René* n'y prit aucun plaisir ; la présence de Mme de Chateaubriand n'était point pour l'égayer. Une lettre envoyée de Lyon, quelques jours après, à Mme de Staël, confirme la sincérité de ses impressions : « J'ai été charmé des bords du lac, mais point du tout

de Chamouni. Les hautes montagnes m'étouffent. J'aime à ne pas sentir ma chétive existence si fort pressée entre ces lourdes masses. Les montagnes ne sont belles que comme horizons. Elles veulent une longue perspective ; autrement elles se rapetissent à l'œil qui manque d'espace pour les voir et pour les juger. Elles partagent le sort de toutes les grandeurs. Il ne faut les voir que de loin : de près, elles s'évanouissent. J'ajoute que les monts de votre Suisse manquent de souvenirs. Qu'importe qu'un lieutenant de César ait battu d'obscurs barbares à l'entrée du Valais, dans un petit coin que l'on ne connaît plus ? Vive l'Apennin pour les grandes choses ou pour les riantes histoires qu'il rappelle ! D'un bout à l'autre, depuis Naples jusqu'à Bologne, c'est tout un monument, et puis la belle lumière, les belles vapeurs, les belles formes, etc. Voilà un fameux galimatias... » La lettre continue sur ce ton enjoué et charmant que le vicomte prenait quelquefois, quand il se laissait aller à sa nature, oubliant l'attitude et la pose.

Elle ne prouve que mieux ses véritables sentiments à l'égard des montagnes.

*
* *

L'année suivante, Chateaubriand partait pour l'Orient ; nous ne suivrons pas le nouveau croisé dans ce voyage où, — nous le savons aujourd'hui, — il brûla presque Jérusalem, pour rejoindre plus vite, à Grenade, la pauvre Nathalie de Noailles, dont les « grâces dansantes » ensorcelaient son imagination. Ce qu'il éprouve sur les collines de Grèce ou de Syrie n'a rien à voir avec notre sujet.

Pendant plus de vingt ans ensuite, Chateaubriand se consacre, d'abord à la publication des *Martyrs* et de l'*Itinéraire*, puis à la vie politique et à ses ambassades. Il traverse à plusieurs reprises les Alpes, mais sans qu'il en soit question dans les *Mémoires*. Une fois pourtant, en 1822, se rendant au congrès de Vérone et passant le Simplon, il évoque le temps

déjà lointain de son départ pour Rome et de sa première traversée des Alpes. Les vers en sont médiocres, comme, du reste, tous ses vers :

Pour la première fois, quand, rempli d'espérance,
Je franchis vos remparts,
Ainsi que l'horizon, un avenir immense
S'ouvrait à mes regards.

Il continua le poème à Vérone, d'où il envoya les strophes terminées à la duchesse de Duras. La pièce complète figure dans le recueil de ses poésies sous le double titre : *Les Alpes* ou *L'Italie.*

Le refuge du Simplon était alors tenu par une Française. « Au milieu d'une nuit froide et d'une bourrasque qui m'empêchait de la voir, elle me parla de la Scala de Milan ; elle attendait des rubans de Paris : sa voix, la seule chose que je connaisse de cette femme, était fort douce à travers les ténèbres et les vents. » Puis, le 12 octobre, il écrit de Milan à la même duchesse : « J'ai vu le Simplon, les îles

Borromées, l'enfer et le ciel, et tout cela m'a été à peu près indifférent. »

En 1829, pendant un congé de son ambassade auprès du Vatican, il visite les Pyrénées et va prendre les eaux à Cauterets ; Mme de Chateaubriand l'attend à Nice, d'où ils ont décidé de se rendre à Rome, par la route de la Corniche. On sait que les événements politiques firent échouer ce projet. Mais, durant le séjour aux Pyrénées, Chateaubriand est heureux. « Ce moment, déclare-t-il, est le seul de ma vie où j'aie été complètement heureux. » Il ne part point en guerre contre les montagnes et se plaît dans la vallée de Cauterets, qui est bien, me semble-t-il, aussi triste que celle de Chamonix. Il compose quelques strophes qui ne valent pas mieux que les autres. Et il laisse échapper cet aveu délicieux : « Je faisais tous mes efforts pour être triste et je ne le pouvais. » Etait-ce parce qu'il avait rencontré, sur les bords du Gave, une jeune inconnue avec laquelle il correspondait depuis deux ans ? Je ne crois guère à

la réalité du célèbre épisode des *Mémoires d'outre-tombe* qui a fait couler tant d'encre, et, sans doute, les lecteurs de ma plaquette sur *Chateaubriand et l'Occitanienne* partagent-ils maintenant ma manière de voir. Une autre rencontre explique la joie de René. Quelques semaines plus tôt il avait fait, à Rome, la connaissance d'Hortense Allart, qui l'avait ensuite rejoint à Paris. Quand il était parti pour Cauterets, il lui avait demandé de venir l'attendre sur la route, à Etampes, où, au dire d'Hortense, ils dînèrent dans une chambre d'auberge, « comme deux jeunes amants fugitifs et cachés au désert. »

*
* *

En août 1832, après sa détention dans le cabinet de toilette de Mlle Gisquet, Chateaubriand se rend en Suisse et s'arrête à Lucerne. Il associe les montagnes à son destin. « Alpes, abaissez vos cimes, je ne suis plus digne de vous : jeune, je serais soli-

taire ; vieux, je ne suis qu'isolé. Je la peindrais bien encore, la nature ; mais pour qui ? qui se soucierait de mes tableaux ?... Sous la voûte de mes années, comme sous celle des monts neigeux qui m'environnent, aucun rayon de soleil ne viendra me réchauffer. » Il se distrait comme il peut. Il va visiter la chapelle de Guillaume Tell ; et lui, qui a tant raillé les voyageurs qui écrivent leurs noms dans les lieux célèbres pour y laisser la trace de leur passage, il inscrit le sien sur le livre des visiteurs que parcourut, quelques jours plus tard, le père Dumas. Celui-ci saisit l'occasion pour faire la connaissance du glorieux vicomte, dont il apprend le séjour à Lucerne, et cela nous a valu un délicieux chapitre : *Les poules de M. de Chateaubriand,* tout à l'honneur de Dumas, qui tremble comme un collégien à l'idée de se trouver devant l'illustre écrivain. « Il y avait bien longtemps, dit-il, que je désirais voir M. de Chateaubriand. Mon admiration pour lui était une religion d'enfance ; c'était l'homme dont le génie

s'était le premier écarté du chemin battu, pour frayer à notre jeune littérature la route qu'elle a suivie depuis... Lorsque je mis le pied sur la première marche de l'escalier, le cœur faillit me manquer. Tout à fait inconnu, il me semblait que j'eusse été moins écrasé de cette immense supériorité, car alors le point de comparaison eût manqué pour mesurer nos deux hauteurs... Arrivé sur le palier, je m'arrêtai, le cœur me battait avec violence ; j'eusse moins hésité, je crois, à frapper à la porte d'un conclave. » Chateaubriand emmena Dumas sur le vieux pont couvert, où il avait l'habitude de venir chaque jour donner à manger aux poules d'eau du lac. (Quelques années plus tard, en 1839, Victor Hugo, voyageant en Suisse, jetait aussi de la mie de pain aux poules d'eau de Lucerne). Dumas les regarda « se disputer le repas que leur préparait la main qui avait écrit le *Génie du Christianisme*. » Il demanda à Chateaubriand si ses projets de retraite allaient jusqu'à vouloir devenir fermier. La réponse est intéressante à noter. « Pourquoi pas ?

Un homme dont la vie aurait été comme la mienne poussée par le caprice, la poésie, les révolutions et l'exil sur les quatre parties du monde, serait bien heureux, ce me semble, non pas de posséder un chalet dans ces montagnes, je n'aime pas les Alpes, mais un herbage en Normandie ou une métairie en Bretagne. »

Les sentiments de Chateaubriand n'avaient point changé ; et il allait trouver une occasion de les exposer à nouveau, en traitant une seconde fois la question d'ensemble. De Lucerne, il s'était rendu à Lugano où il aurait voulu s'installer ; mais, le seul logement qui lui plut étant d'un loyer trop élevé, il revint à Lucerne. Il suivit donc deux fois la route splendide du Gothard, qui ne lui inspira pourtant qu'une description insignifiante. « Au surplus, ajoute-t-il, j'ai beau me battre les flancs pour arriver à l'exaltation alpine des écrivains de montagne, j'y perds ma peine. » Sans doute songe-t-il à Rousseau, à Sénancour, à son ami Chênedollé qui avait chanté la mon-

tagne dans son *Génie de l'homme,* trop oublié aujourd'hui :

> Magnifiques horreurs qui récréez ma vue,
> Jura, glaciers fameux, Alpes, je vous salue!
> Combien j'aime à revoir ces monts religieux
> Où l'âme s'agrandit en s'approchant des cieux!

Chateaubriand reprend chacun des points qu'il a déjà étudiés dans le *Voyage au Mont-Blanc.* Au physique, l'air vierge et balsamique ne lui produit aucun effet; il mange et dort aussi bien rue Saint-Dominique qu'au Saint-Gothard. Au moral, il ne constate également aucune amélioration. Et il reprend les mêmes sophismes. « Si pour devenir un homme robuste, un saint, un génie supérieur, il ne s'agissait que de planer sur les nuages, pourquoi tant de malades, de mécréants et d'imbéciles ne se donnent-ils pas la peine de grimper au Simplon? Il faut certes qu'ils soient bien obstinés à leurs infirmités. » Il n'accorde son admiration aux montagnes que la nuit,

avec des effets de lune. Et il conclut : « En voilà trop à propos des montagnes ; je les aime comme grandes solitudes ; je les aime comme cadre, bordure et lointain d'un beau tableau ; je les aime comme rempart et asile de la liberté ; je les aime comme ajoutant quelque chose de l'infini aux passions de l'âme : équitablement et raisonnablement, voilà tout le bien qu'on en peut dire. »

Il semble que notre auteur fasse pourtant un pas en avant : les montagnes ajoutent quelque chose de l'infini aux passions de l'âme. Mais, dans le paragraphe précédent, il a eu soin de donner une explication qui enlève toute portée à ce jugement. « Entendons-nous bien, dit-il : ce ne sont pas les montagnes qui existent telles qu'on les croit voir alors ; ce sont les montagnes comme les passions, le talent et la muse en ont tracé les lignes, colorié les ciels... » Et il développe son idée en une page délicieuse : « Faites-moi aimer, et vous verrez qu'un pommier isolé, battu du vent, jeté de travers au milieu des froments de la

Beauce; une fleur de sagette dans un marais; un petit cours d'eau dans un chemin; une mousse, une fougère, une capillaire sur le flanc d'une roche; un ciel humide, enfumé; une mésange dans le jardin d'un presbytère; une hirondelle volant bas, par un jour de pluie, sous le chaume d'une grange ou le long d'un cloître; une chauve-souris même remplaçant l'hirondelle autour d'un clocher champêtre, tremblotant sur ses ailes de gaze dans les dernières lueurs du crépuscule; toutes ces petites choses, rattachées à quelques souvenirs, s'enchanteront des mystères de mon bonheur ou de la tristesse de mes regrets. En définitive, c'est la jeunesse de la vie, ce sont les personnes qui font les beaux sites. » Et voilà bien le fond de la pensée de Chateaubriand, qui ne vit jamais que lui dans les pays qu'il traversa. S'il avait accompli son premier voyage au Mont-Blanc en compagnie d'une femme aimée, s'il avait traversé les Alpes avec Pauline ou Mme Récamier, un jour de bonheur, nous aurions eu peut-être un admirable

dithyrambe. C'est ce que lui disait, un peu crûment Sainte-Beuve : « Ce ne sont pas les Alpes, ô voyageur! qui ont perdu leur virginité de site; ce n'est pas l'Iung-Frau, là-bas, dans sa fleur de neige, qui a perdu sa fraîcheur première; c'est votre âme, c'est déjà votre faculté de sentir qui ne l'a plus. »

Sainte-Beuve exagère. Malgré tout, Chateaubriand était et serait resté l'homme de la mer. On sent toujours mieux les paysages familiaux auxquels, suivant l'expression de Mistral, « notre ascendance s'est appareillée. » Le fils de la rêveuse Bretagne ne pouvait entendre aucune chanson de « douce souvenance » dans les âpres sites de la Savoie. Edouard Rod, Suisse de naissance et de cœur, à qui les Alpes étaient chères, a écrit à ce sujet une phrase fort judicieuse, que lui ont vivement reprochée les défenseurs trop zélés de la montagne : « Chateaubriand, capable de respirer parmi tous les paysages avec une sorte de souveraineté, demandait à la nature, non du répit pour des troubles qu'il ignorait, mais de l'espace

pour les voyages de son imagination : et la mer lui ouvrait son infini — tandis que les plus belles montagnes ne faisaient que fermer son horizon. »

De plus, il faut ajouter que Chateaubriand a parlé des montagnes comme un homme qui ne les a vues que d'en bas ; son excursion au Montanvers, ses traversées de cols en chaise à porteurs ou en voiture fermée, ne lui permirent pas d'en soupçonner les joies et les voluptés. L'exaltation que donnent les sommets accompagne seulement celui qui les gravit. Alors, tous les reproches de limitation, d'oppression, tombent à mesure qu'on s'élève. Pour connaître l'ivresse des cimes, il faut d'abord y arriver. « On passe trois jours, dit Guyau, pour monter à un haut sommet des Alpes ; on trouve que ces trois jours de fatigue valent le court instant passé sur la cime blanche, dans la tranquillité du ciel. »

Remarquons, d'ailleurs, qu'il ne s'agit nullement de faire des acrobaties, d'escalader des aiguilles, de traverser des glaciers dangereux. Cette forme très

moderne de l'amour des montagnes concerne seulement une minorité de *sportifs*, qui cherchent surtout dans l'alpinisme le plaisir de vaincre des difficultés. Un écrivain italien, M. Torrefranca, cité par M. Albert Dauzat, a bien noté l'évolution des idées à ce point de vue. « Désormais l'homme, remontant de la plaine, amour du XVII^e siècle, et des monts boisés, amour des romantiques, vers les glaciers et vers les aiguilles alpestres, lutte avec la nature, non plus ennemie, ni compagne, ni fée, ni mystère, mais antagoniste... il va la tenter là où elle est encore libre, vierge et rétive à la servitude. » Les adeptes de cette théorie voient dans la montagne la meilleure école d'énergie, de volonté et de sang-froid.

Une ascension même modeste, permettant d'atteindre un sommet d'où l'on domine un vaste horizon, suffit pour procurer des jouissances dont les profanes ne peuvent avoir une idée. Elles sont faites de sensations diverses et complexes, sensations de calme et de paix, de vie saine et libre, et surtout de

cette maîtrise de soi qu'exalte la solitude. Je l'ai déjà noté à propos de Stendhal, qui connut la fascination des cimes, aussi attirantes parfois que la mer, et cette sorte d'enivrement grave — presque religieux — que donne la moindre ascension. Jamais, dit Michelet, « on ne sent mieux les libertés de l'âme ». En pleine solitude, loin des hommes, respirant un air vif, chargé de résine, plus grisant que des gorgées d'élixir, on avance, ébloui, tout en élan d'amour, avec un besoin de chanter sa joie, comme François Bernardone sur les chemins d'Ombrie. On se répand dans la nature ; on participe à la vie universelle : c'est ce qu'a le premier et fort bien noté Sénancour. « Livrés à tout ce qui s'agite et se succède autour de nous, affectés par l'oiseau qui passe, la pierre qui tombe, le vent qui mugit, le nuage qui s'avance, modifiés accidentellement dans cette sphère toujours mobile, nous sommes ce que nous font le calme, l'ombre, le bruit d'un insecte, l'odeur émanée d'une herbe, tout cet univers qui végète ou se miné-

ralise sous nos pieds ; nous changeons selon ses formes instantanées, nous sommes mus de son mouvement, nous vivons de sa vie. »

En une curieuse analyse, Paul Flat, un amant de la montagne, a décrit cette libération de nous-même et de notre habituel servage, que les chimistes attribuent à la présence d'une plus grande proportion d'ozone dans l'air respiré. « Les idées se lient avec plus d'aisance et en même temps les images s'appellent et se suggèrent l'une l'autre : on est dans l'état d'abondance et de plénitude que les chrétiens appellent état de grâce... Tout ce qu'il peut y avoir de bon, de généreux, de supérieur en nous, soudain passe au premier plan de l'âme, sous l'action de cette griserie des hauteurs. *Cela ne crée rien, mais cela développe tout.* »

O volupté d'aller à l'aventure, sur les cimes, dans le matin vermeil! Je n'en connais pas de plus exaltante. Toute la beauté des choses, toute la splendeur des horizons entrent par les yeux dans l'âme,

deviennent jouissance. Les feuillages qui tremblent, le murmure du vent, les senteurs, les jeux de lumière, tout se transforme en joie physique et l'on savoure le bonheur de vivre avec une telle plénitude qu'il semble que le cœur aille parfois manquer... Quel dommage que Chateaubriand n'ait jamais goûté ces ivresses ! Et quand donc la montagne aura-t-elle son Chateaubriand ?

# TABLE DES MATIÈRES

Imprimerie d'Art
Jules Céas & Fils
Valence-s/-Rhone

ılifornia,
ʼornia, B
Pennsylv

New Yo
y York 3

n, Conn
Ann Ar
y York 2

ord, Cal
n Arbor
ven, Co

ton, N.
Madison
ore 18,

38, Ma
Washing
ceton, N

ROBERT
rk 3

rsity
ıicago
ınaging